

## Ankara Dans La Litterature Française \*

Hasan ANAMUR \*\*

### RESUME

*Istanbul a été dans la littérature française, durant des siècles, le symbole de la Turquie. On constate, toutefois, qu'à partir des années de la Guerre d'Indépendance turque, une autre ville, Ankara, y gagne sinon plus du moins autant d'importance qu'Istanbul, en tant que symbole de la République et des réformes d'Atatürk. Nous signalons dans cette étude, dans les limites d'une communication, cette situation nouvelle et l'opposition symbolique créée entre ces deux villes.*

### ÖZET

*Yüzyıllar boyunca Fransız yazınında İstanbul Türkiye'yi simgeleyen bir kent olmuştur. Ancak Türk Bağımsızlık Savaşı dönemlerinden başlayarak Ankara'nın da, aynı yazında, en az İstanbul kadar önem kazandığı ve Cumhuriyet Türkiye'si ile Atatürk devrimlerinin simgesi olduğu görülmektedir. Bu yazıda, bir bildiri sınırları içinde, bu yeni durumu ve Ankara-İstanbul simgesel karşıtlığı örneklerle açıklanmaktadır.*

---

\* Communication présentée au Colloque sur les "Relations réciproques entre la Turquie et la France", organisé par l'Association culturelle Turquie-France, Ankara, 2-4 Avril 1987.

\*\* Professeur de Littérature française à la Faculté de Pédagogie de l'Université Uludağ.

Le sujet que je vais traiter: "Ankara dans la littérature française", peut paraître au premier abord plutôt paradoxal, car nous avons tous le réflexe mental de nous référer tout de suite à Istanbul lorsqu'on parle de l'image d'une ville turque dans la littérature française.

Pourtant, comme j'essaierai de le montrer dans cet exposé, Ankara, de son côté, occupe, dans les ouvrages publiés en France à partir de 1921, une place sinon plus du moins tout aussi importante que celle d'Istanbul. Et, pour cette raison, je me vois obligé de délimiter mon sujet par l'image d'Ankara des années de la Guerre d'Indépendance turque, pour pouvoir respecter le quart d'heure qui m'est départi. Cette délimitation ne me permet pas d'étudier des ouvrages aussi importants que ceux de Georges Simenon, de Maurice Bedel, de Claude Farrère, d'Edouard Herriot, de Georges Duhamel et de Jean Cocteau.

Une autre raison m'incite à cette délimitation: l'image d'une ville ou d'un pays n'étant pas une constante composée de données invariables et d'impressions immuables, mais présentant des caractéristiques changeant dans le temps, le choix d'une époque déterminée comme celle de la Guerre d'Indépendance, peut nous permettre de procéder à une étude synchronique de l'image d'Ankara.

Je dois dire aussi que dans cet exposé, j'emploie le terme "littérature" dans son sens le plus large, et que je considère comme oeuvre littéraire, les récits de voyage, les mémoires et les reportages au même titre que les ouvrages de fiction.

Nous savons tous que l'histoire d'Ankara remonte à l'époque hittite; que cette ville est célèbre par le temple d'Auguste et le testament de cet empereur, gravé sur ses murs; célèbre aussi par sa citadelle, tout autant que ses chats et ses chèvres "angora". Nous savons aussi que cette ville était, dans l'Antiquité, l'une des plus importantes de l'Anatolie. Mais nous ne savons peut-être pas qu'Ankara était la capitale des Gaulois établis en Anatolie centrale. L'un des écrivains que nous étudierons dans cet exposé, Alexandre Raymond, a consacré à ce sujet un livre intitulé: *Une ville célèbre: Angora*, publié en 1924. Dans ce livre, Alexandre Raymond fait commencer l'histoire d'Ankara à une date précise, en 240 av. J.-Ch., avec "Brennus, célèbre chef des Gaulois", qui y a fondé une république avec ses "Gaulois tectosages établis en Asie Mineure" (*Grand Larousse Encyclopédique*), qui acceptèrent finalement l'hégémonie romaine. La région où vivaient ces Gaulois était appelée la Galatie. "Le décret impérial", écrit Alexandre Raymond, "qui inscrit la Galatie au nombre des provinces de l'Empire romain, élève Angora (Ancyre) au rang de la métropole de toute la Galatie. Les deux autres chefs-lieux de la République gauloise, Tavium et Pessinunte, tombèrent en décadence à partir de cette époque" (A. Raymond, 6). Cette république gauloise disparut, d'après cet écrivain, en 189 av. J.-Ch. A cette date, "Manlius, consul romain marcha contre les Galates, battit complètement les Gaulois, qui, vaincus malgré une résistance acharnée, firent soumission aux Romains" (A.

Raymond, 7). Nous pouvons donc noter dès maintenant que la capitale de la République turque avait été, il y a plus de deux millénaires, la métropole d'une République gauloise; ou du moins, que cette lointaine parenté est soulignée par l'un des premiers livres sur Ankara.

Mais Ankara connaît, dans les siècles suivants, une rapide déchéance et devient, sous l'Empire ottoman, presque un bourg insignifiant. Et elle est pratiquement inexistante dans la littérature française jusqu'à la Guerre d'Indépendance turque. Jusqu'à cette époque, en effet, ni Montesquieu qui a fait traverser à ses Persans toute l'Anatolie de l'Est à l'Ouest; ni André Gide qui y a voyagé deux siècles plus tard, à la veille de la Première Guerre mondiale (l'itinéraire de Gide comprend "Constantinople - Brousse - Nicée - Eski - Cheir - Afioun Karahissar - Koniah - Ephèse - Smyrne"); ni Maurice Barrès qui a traversé à la même époque l'Anatolie d' "Antioche à Constantinople via Koniah", n'ont mentionné Ankara. Le nom d'Ankara apparaît, à notre connaissance, pour la première fois, et sous la forme d' "Angora", sa forme française, dans la *Description de l'Asie Mineure* de Charles Texier, parue en 1839. Cet ouvrage est une étude scientifique faite par ordre du gouvernement français. Le nom d'Ankara apparaît aussi, toujours sous sa forme française, à une vingtaine d'années d'intervalle, dans deux autres ouvrages écrits tous les deux par Georges Perrot. Le premier de ces ouvrages, publié en 1862, est un ouvrage d'intention scientifique: *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*; et le second, publié deux ans plus tard, est un recueil de souvenirs et il peut être considéré comme le premier ouvrage non-scientifique ou littéraire où Ankara occupe une certaine place. Cet ouvrage est intitulé: *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure* (1864). Le nom d'Ankara apparaît aussi en 1884 dans le neuvième volume consacré à *l'Asie Mineure* de la *Géographie universelle* d'Elysée Reclus et, en 1892, dans la *Turquie d'Asie* de Vital Cuinet, qui sont tous les deux, des ouvrages scientifiques.

Remarquons que dans tous ces ouvrages le nom d'Ankara est écrit sous sa forme française d' "Angora". Cette forme sera maintenue dans tous les livres publiés pendant les années de la Guerre d'Indépendance et jusqu'aux années 30. Je ne m'arrêterai pas ici sur l'étymologie de ce mot qui est de nature à soulever d'intéressantes controverses.

On peut donc dire qu'Ankara ne fait sa véritable entrée dans la littérature française qu'avec la Guerre d'Indépendance turque, pendant laquelle elle devient la capitale du mouvement anatolien. On peut même donner une date précise pour la première description d'Ankara dans cette littérature: cette description se rencontre dans l'article de Berthe-Georges Gaulis intitulé "Dix jours à Angora", publié dans la *Revue de Paris* du 1er août 1921.

Berthe-Georges Gaulis est le premier écrivain français qui réussit à voyager jusqu'à Ankara et à y faire plusieurs séjours dont le premier en mai 1921. Elle y reviendra cinq mois plus tard pour y rester un mois et demi et cette fois elle sera l'invitée de Mustafa Kemal. C'est dans l'article sur son premier voyage

à Ankara qu'elle donne la première description de cette ville telle une photo prise de la fenêtre de son compartiment dans le train qui l'amène à Ankara: "Angora apparaissait au loin, sur le sommet d'une colline, dans l'éblouissement de ce matin de mai. La vieille forteresse asiatique, les vives arêtes de ses défenses dominaient le plateau que nous achevions de franchir" (*Dix jours à Angora*, p. 474). Dans cette première description d'Ankara qui est assez schématique, on trouve les principaux traits que cet écrivain développera dans ses ouvrages ultérieurs sur la Turquie. Ainsi dans *La Nouvelle Turquie* qu'elle publiera en 1924 et dans laquelle elle relatera les impressions de ses deux premiers voyages à Ankara, on rencontre une autre description rappelant le passage cité ci-dessus, revu et développé: "(...) enfin la ville apparaissait au loin comme je l'avais vue à mon premier voyage, solidement enchâssée sur sa colline, entre ses antiques défenses aux arêtes précises. Elle était tour à tour lumineuse et farouche, selon que les nuées se levaient ou se baissaient, couvrant d'ombre ses toits gris, ses murs couleur de cendre et ses pierres aiguës" (*La Nouvelle Turquie*, pp. 212-213).

La citadelle d'Ankara, autour de laquelle était alors située la ville, est le premier élément visuel qui frappe tous les écrivains qui arrivent à Ankara par chemin de fer.

Quatre autres écrivains français obtiendront à leur tour l'autorisation de séjourner à Ankara pendant la période de la Guerre d'Indépendance. Ce sont: Jean Schlicklin, Alexandre Raymond, Paul Gentizon et Maurice Pernot. Remarquons tout de suite que cette autorisation n'était pas facile à obtenir. Berthe-Georges Gaulis, que les gens d'Ankara appelaient Mme. Gaulis, groupe en trois catégories les hôtes auxquels s'ouvriraient alors Ankara: "les amis d'Orient et d'Occident venus pour se rendre compte en toute impartialité, en toute conscience; les indésirables, agents anglais, sous toutes leurs formes, repérés, en général, dès Constantinople ou Inéboli: et attirés dans la souricière; enfin, les compatriotes hésitants, indécis, que le seul nom d'Angora aurait dû suffire à rallier" (*Angora-Constantinople-Londres*, p. 165).

Le deuxième écrivain français qui réussit à séjourner à Ankara est Jean Schlicklin, correspondant du *Petit-Parisien*, qui publie en 1922 une relation enthousiaste intitulée *Angora. L'Aube de la Turquie nouvelle*. Schlicklin est entré en Anatolie en mars 1922 d'Inéboli et arrive à Ankara au début du mois d'avril pour y rester "quelques semaines (p. 106) avant d'entreprendre de "longues semaines de voyage à travers l'Anatolie" (p. 107). Les impressions de Schlicklin peuvent être résumées par cette expression, intéressante aussi par le fait qu'il considère déjà Ankara comme la capitale de la Turquie: "Angora est sans doute la plus extraordinaire capitale du monde" (p. 103). Une autre observation intéressante de cet écrivain est le rapprochement qu'il établit entre la citadelle d'Ankara et les caractéristiques des bourgs français: "La colline est surmontée par les ruines d'un château et d'une muraille d'enceinte qui ressemblent fort à nos bourgs moyenâgeux" (p. 104).

Les trois autres écrivains français arrivent à Ankara en 1923. A cette époque les opérations militaires sont terminées, l'Anatolie est libérée, mais la situation politique reste encore précaire; la Guerre d'Indépendance n'est pas encore terminée. Et ces écrivains assisteront témoins à la proclamation de la République.

Le premier de ces écrivains est un architecte, Alexandre Raymond, dont le livre déjà cité est un ouvrage qui situe Ankara dans son passé et son présent, de "l'antique Ancyre depuis Brennuns, célèbre chef des Gaulois (...) jusqu'au chef célèbre Moustapha Kémal Pacha, rénovateur de la Turquie". A Raymond décrit ses premières impressions d'une façon qui rappellent celles de Schlicklin citées plus haut: "Dominée par les murailles dentelées de son vieux château, la cité présente au loin un aspect original et pittoresque. Cette impression ne s'efface pas quand on s'approche" (p. 7).

Le deuxième écrivain français qui était en 1923 à Ankara est Paul Gentizon, correspondant du *Petit-Parisien* et du *Temps*. Du train, la ville lui apparaît comme entourée "d'une mer infinie de collines sèches et tourmentées. (Et) dans une dépression, Angora se déploie autour de sa vieille citadelle" (*Mustapha Kemal*, p. 227). P. Gentizon donne une longue description de cette citadelle (p. 317).

Le dernier écrivain français qui était vers la même époque, entre août et novembre 1923, à Ankara, est Maurice Parnot. Lui aussi est influencé par le même paysage: "Bientôt apparaît", écrit-il, "barrant brusquement la plaine, une citadelle farouche que de hautes murailles à demi-ruinées enserrant d'une triple ceinture rouge-sombre: plus bas, au flanc la colline rocailleuse, s'accrochent des maisons grises, entre lesquelles émergent quelques minarets blancs ou de rares bouquets d'arbres: c'est Angora" (*La Nouvelle Turquie*, p. 305).

Les mêmes écrivains ont décrit le décor et la vie de l'Ankara de ces années. On trouve même chez Mme Gaulis la description de l'emplacement de la maison où elle était logée pendant son premier séjour: "La maison (...) se trouve dans le grand quartier de l'ancienne ville décimée par la feu" (*Le Nationalisme turc*, p. 129). "Mes innombrables petites fenêtres donnaient sur une place à demi-détruite par le feu, dont j'aimais l'exquise fontaine; la grand-route qui montait vers les vilayets orientaux et prolongeait l'artère centrale d'Angora, s'amorçait dans les ruines (...) Les collines abruptes qui enserrant la ville barraient l'horizon" (*Dix jours*, p. 485). Mme Gaulis décrit aussi l'intérieur de cette maison qui avait "huit petites fenêtres, (une) porte peinte en bleu ciel, (un) mur également bleu, (un) escalier aux marches raides, (et un) salon meublé à l'orientale" (*Ibid*, p. 478). Cette maison préparée à l'intention de Mme Gaulis par le gouvernement représente tout le confort qu'on pourrait avoir alors à Ankara qui n'était à cette époque qu'une petite ville de 35.000 habitants.

En effet, cette Ankara est, d'après la description de Schlicklin, une ville où "les pauvres maisons grises, construites en terre gâchée et en bois s'étagent

jusqu'au bas de la pente, et composent une couronne presque complète à la colline, (...) une cité désolée où les édifices modernes sont rares, (et où) une population trop dense se presse où plutôt s'écrase" (p. 104).

P. Gentizon qui y observe de son côté un "pitoyable aspect de déchéance et de tristesse" (p. 814), trace presque le même tableau que Schlicklin: "Les habitations (...) sont faites de briques de terre argileuse comprimées sur place et malhabilement ajustées entre quelques planches et poutres qui restent apparentes". Gentizon considère les vieux quartiers d'Ankara comme un "véritable poème de misère": "Ruelles humides épousant l'irrégularité chaotique du sol; mesures branlantes, huttes défoncées et de guingois, terrains vagues, murs écoulés, auberges en ruine, trous, flaques d'eau, détritiques, immondiçes, et, dans cet effroyable délabrement, l'affarante bohème d'une foule en haillons" (313). Cette ville ne ressemble pas du tout, d'après Gentizon, aux capitales ottomanes: "Dans le vieux quartier", écrit-il, "(...) rien de la physionomie avenante, du charme connu des cités turques. Pas de cafés à l'ombre des platanes, pas de fontaines aux eaux chantantes, (...) aucune de ces magnificences d'architecture sacrée qui font le charme d'Andrinople, de Stamboul et de Brousse" (313).

Cette comparaison met en relief une opposition frappante entre l'aspect des anciennes capitales turques et la nouvelle. Cette opposition se voit d'abord dans la conception architecturale: "Le genre de construction employé dans cette partie de l'Anatolie", écrit P. Gentizon "continue depuis la plus haute Antiquité" (p. 314). Cette observation est partagée par les quatre autres écrivains qui considèrent tous Ankara comme une ville asiatique, représentant des caractéristiques opposées à l'image ottomane.

Les caractéristiques de la vie à Ankara dans ce décor désolé et dans ces conditions difficiles sont de nature à renforcer cette impression. En effet, Ankara laisse sur Mme Gaulis, en 1921, l'impression d'une ville créée par "l'adroit agencement des installations de fortune (Dix jours, p. 475), d'un "campement adroitement organisé (avec) quelques constructions de pierre hâtivement affectuées (et) des tentes qui recouvrent les collines, les grands espaces libres" (*Le Nationalisme turc*, p. 127). J. Schlicklin constate de son côté que "personne n'est à son aise (...) dans cette jeune capitale (...) surpeuplée". "Plus de trois cents députés", écrit-il, "se sont installés comme ils ont pu. Beaucoup d'entre eux, après avoir vécu pendant des mois en dortoirs, se contentent d'une misérable chambre où ils dorment sur un divan recouvert de tapis. (...) Bien peu de privilégiés avaient réussi à faire venir leurs familles auprès d'eux et à trouver un logis" (p. 106-107).

L'Ankara de ces années est pour P. Gentizon un "gros village inconfortable, inhospitalier et malsain". "C'est dans ces logis inhospitaliers que plusieurs dizaine de milliers de personnes accrues pour participer au mouvement national durent, des 1920, se loger au petit bonheur, acceptant bénévolement un genre de

supplique que les ouvriers de nos grandes agglomérations se refuseraient de supporter" (p. 314).

Au sud, sur une autre colline se situe Çankaya où se trouve la résidence de Mustafa Kemal, une maison modeste entourée d'autres maisons de campagne dont l'une était mise à la disposition de Mme Gaulis durant son deuxième séjour. Voilà la description qu'elle a faite de Çankaya: "Parmi les vignes, des maisons s'élèvent, charmantes, toutes simples, chacune ayant sa note bien à elle. Ce sont les "cabanes", mi-chalets, mi-villas, autour desquelles se promènent des jeunes femmes au visage découvert, soit à pied, soit à cheval; un voile recouvre leurs cheveux. Tchan-Kaya conserve encore les privilèges de la campagne" (*Angora-Cons.* p. 40).

Ankara où même les dirigeants et le chef du mouvement de libération vivent dans des conditions difficiles est considérée par les écrivains français comme la ville de Mustafa Kemal, la ville qui symbolise la lutte pour l'indépendance. Elle est le symbole de l'énergie et de la volonté en même temps que du dévouement et du sacrifice. La fascination qu'y découvre Mme Gaulis provient peut-être de cette caractéristique. "Qui pourrait dire", écrit-elle, "d'où lui vient cette fascination (...)? Est-ce vraiment parce qu'elle ne ressemble à aucune autre, que, des vestiges de son passé, se dégage une force étrange? Serait-ce l'acuité de sa lumière sèche, coupante comme ses arêtes rocheuses? je ne sais; mais l'air qu'on y respire contient des effluves dont tout l'être s'imprègne et qui en décuplent la vitalité. Angora, malgré l'accumulation de ses ruines, est belle et vigoureuse comme si les deux Anatolies, l'occidentale et l'orientale, venaient s'y fondre leur sève" (*La Nouvelle Turquie*, p. 213).

Ankara ne ressemblait, en effet, à l'époque, à aucune autre métropole. "Ici, pas d'indulgence", écrit Mme Gaulis, "pas de flânerie, de diletantisme: une dure et impitoyable règle pour chacun. Sauf le travail, tout était à peu près interdit. L'atmosphère avait une âpre saveur; elle était magnifique, dépouillée, excessive. Quel foyer d'énergie que cette ville aux remparts aigus, comme découpés par une fine lame d'acier, aux ruines évocatrices d'un passé gigantesque, aux foules chargées d'avenir" (*Angora-Cons.*, p. 106). "Angora (est aussi)", toujours d'après l'expression de Mme Gaulis, "floraison d'un Orient nouveau, libéré je son ancienne pompe, de ses robes somptueuses, de ses haillons colorés: c'était l'expression même d'une transformation profonde qui couvait depuis si longtemps et que l'ignorance européenne, attardée aux contes des *Mille et Une Nuits*, ne voulait pas encore admettre" (*Ibid.*, p. 105).

Jean Schlicklin voit de son côté dans "cette terre de l'indépendance" (p. 86), "le miracle de la volonté et du dévouement" (p. 87) et "l'unanimité nationale pour la lutte sacrée" (p. 82) et il constate que "la Turquie d'aujourd'hui (1992) (représentée par Ankara), n'est pas la Turquie de 1918" (p. 69).

Pour P. Gentizon Ankara est le symbole "d'un sursaut héroïque de vitalité" (p. 8); et pour M. Pernot, elle est "la ville héroïque" (*La Question turque*, p.

100) du "magnifique effort accompli, durant la guerre d'indépendance, par le peuple d'Anatolie" (*La Nouvelle Turquie*, p. 652).

Cette ville située donc dans une "nature (...) sauvage (et dans un) paysage hostile, (et même dans) un désert", d'après l'expression de M. Pernot (*Ibid*, p. 305), représente des caractéristiques qui s'opposent à celles de l'image traditionnelle de la Turquie représentée dans la littérature française par Istanbul dont "l'atmosphère molle, plastique, (...) berce", selon l'expression de Mme Gaulis, "la paresse, endort l'action, agit sur l'organisme comme une sorte d'opium aux douces réactions" (*Angora-Cons.* p. 190). Tandis qu'Istanbul représente, toujours selon l'expression de cet même écrivain, "les ruines d'hier" (*Ibid*, p. 68). Ankara représente "les jeunes pousses gonflées de sèves qui formeront bientôt la forêt nouvelle" (*Ibid*, p. 68).

Nous pouvons dire donc pour terminer qu'Ankara occupe une place non négligeable dans la littérature française et qu'elle y apparaît comme l'antagoniste d'Istanbul. Les écrivains français qui ont été à Ankara pendant la Guerre d'Indépendance, ont tous constaté les différences caractéristiques de ces deux villes et ils ont présenté Ankara comme le symbole de l'avenir. L'image d'Ankara de cette époque est donc dans la littérature française, celle d'une nouvelle capitale qui se crée dans une nature hostile et pendant une guerre acharnée, par la volonté des hommes qui ont choisi une vie de sacrifice et de dévouement pour réaliser un idéal commun.

## BIBLIOGRAPHIE

1. BARRES, Maurice: *Une Enquête aux pays du Levant*, Paris, Plon-Nourrit, 1923, 2 vol., 312 et 247 pp.
2. CUINET, Vital: *La Turquie d'Asie, géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de l'Asie Mineure*, Paris, 1892, 4 vol.
3. GAULIS, Berthe-Georges: "Dix jours à Angora", *Revue de Paris*, août, 1921, p. 474 à 491.
4. IDEM: *Le Nationalisme turc*, Paris, Plon-Nourrit, 1921, 147 p.
5. IDEM: *Angora-Constantinople-Londres, Moustafa Kemal et la politique anglaise en Orient*, Paris, A. Colin, 1922, 263 p.
6. IDEM: *La Nouvelle Turquie*, Paris, A. Colin, 1924, 282 p.
7. GENTIZON, Paul: "Constantinople-Angora", *Revue de France*, 1er Février 1924, p. 482 à 494.
8. IDEM: *Mustapha Kemal ou l'Orient en marche*, Paris, Bossard, 1929, VIII-351 p.
9. GIDE, André, *Journal (1889-1939)*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade 1948, T. I, 1372 p. (p. 399 à 417: "La marche turque").

10. MONTESQUIEU: *Lettres persanes*. Cologne, Pierre Marteau/Amsterdam, J. Desbordes, 1721, 2 vol.
11. PERNOT, Maurice: "La Nouvelle Turquie", *Revue des Deux Mondes*, 16 Janvier 1924; *ibid.*, 1er février 1924; *ibid.*, 1er mars 1924.
12. IDEM: *En Asie Musulmane*, Paris, Hachette, 1927, p. 169 à 206: "La réforme turque".
13. PERROT, Georges: *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, Paris, Michel Lévy, 1862.
14. IDEM: *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, Michel Lévy, 1864, XXIV-516 p.
15. RAYMOND, Alexandre: *Une ville célèbre: Angora*, Prague, s.d. (1923) et Paris, P. Geuthner, 1924, 103 p. + 16 pl.
16. RECLUS, Elysée, *Géographie universelle*, Paris, 1884, T. IX: Asie Antérieure.
17. SCHLICKLIN, Jean: *Angora. L'aube de la Turquie nouvelle. 1919-1922*, Paris, Berger-Levrault, 1922, XIV-349 p.
18. TEXIER, Charles: *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837*, Paris, Firmin-Didot, 1849.